

Le comédien Adrien Barazzone présente «D'après», troisième pièce de sa compagnie. Il parle de ses propres doutes et des certitudes des autres.

«J'aurais pu être négociateur de paix»

LUCAS VUILLEUMIER

Adrien Barazzone est dans tous ses états. Sa première approche. Le 23 octobre, il présente sa nouvelle pièce, «D'après», un spectacle qu'il a imaginé à partir du roman «Benoni» du Prix Nobel norvégien Knut Hamsun. «J'ai oublié mon rendez-vous chez l'ostéopathe ce matin, j'ai décalé d'un jour dans ma tête l'anniversaire des 70 ans de mon père...» s'affole un peu celui que son masque ne quitte plus, ou presque. «Je suis passé entre les gouttes jusqu'à maintenant, je ne vais pas tout gâcher!»

Tout juste rentré de Genève, où il a passé une longue journée à répéter au Théâtre du Loup, Adrien Barazzone s'apprête à savourer quelques heures d'un sommeil lausannois bien mérité, avant de reprendre sa route de jeune homme angoissé. Il est vrai que les aléas de l'écriture de plateau, qu'il pratique encore une fois pour le troisième spectacle qu'il monte avec sa compagnie «L'Homme de dos», n'ont rien pour le rassurer: «Tout peut advenir!» Lui qui aime le rire et qui en teinte souvent ses productions, avoue en posant un sac de stress sur la chaise à côté de lui que ses répétitions lui ont réservé quelques surprises: «On a replongé dans le drame, cette semaine... en espérant que le rire se manifeste à nouveau.»

Cacher et montrer

Mais qu'est-ce qui a pu passer par la tête de ce jeune homme pour s'infliger de telles montgarnes russes émotionnelles, en montant sur les scènes romandes? En soulevant son masque pour porter à ses lèvres un verre de bière presque trop grand pour lui, il se souvient. Bref survol d'une enfance à Genève, où il est né il y a 37 ans, des parents médecins, tous deux Italiens. Une sœur jumelle et un frère aujourd'hui connu, l'ex-politicien et maire de Genève Guillaume Barazzone. À l'évocation de la fratrie, il reprend son souffle: «On a toujours été un peu des bouffons du roi. On était un peu provoc, pleins de dérision. Le côté comique, je dois dire que chez nous trois, c'était presque un gène.»

Une enfance bourgeoise - il le répète souvent -, où survient très tôt l'envie de créer de petits spectacles, notamment grâce aux portes coulissantes du bel appartement de sa grand-mère. Ainsi, c'est chez celle qui le voit devenir «un genre de Jean-Louis Barrault» qu'Adrien

Barazzone comprend qu'il aime «cacher et montrer», contractant le virus pas dangereux de ceux qui aiment se mettre en danger: celui de la représentation théâtrale.

Seul parmi 40 filles

Suivront, au Cycle d'orientation, des cours facultatifs de théâtre, où il est «le seul parmi 40 filles», et des études de lettres, qui laissent filer quelques années avant qu'il se sente vraiment prêt à affronter la Haute École de théâtre de Suisse romande, La Manufacture, à 24 ans. Sorti trois ans plus tard, Adrien Barazzone, depuis lors, n'a jamais cessé de travailler. Mais comme ses angoisses, qui le poussent à l'humilité, le bilan qu'on lui demande de faire révèle une certaine modestie. Pas feinte. «Je n'ai aucune technique, j'articule mal... Je n'ai pas travaillé avec de grands metteurs en scène français, même si j'ai fait de très belles choses...» dit-il. Avant d'ajou-





De g. à dr.:
David Gobet,
Mélanie Foulon
et Marion Chabloz,
trois des comédiens
qui jouent
dans «D'après».

Janice Siegrist,
Rebecca Cosne

ter, avec le plus grand sérieux: «Quand j'aborde une mise en scène, j'ai une vision, un souffle. Mais au final, ce qui me reste en tout et pour tout, c'est ma bonne volonté.»

Alors qu'on voudrait lui dire qu'il se trompe, qu'il est meilleur que ce qu'il pense (car c'est vrai), on parvient tout juste à lui soutirer les compliments reçus de Philippe Saire, avec qui il vient de travailler dans «Angels in America». Le chorégraphe et metteur en scène, à la fin de leur tournée commune, l'aurait traité de «très bon acteur». «J'ai eu très peur de cette expérience physique. Huit heures de danse par jour, quand même. Mais j'ai tenu. Le rôle a été marquant car je pouvais y faire ce que je sais faire, c'est-à-dire être drôle, mais en même temps aller tâter le drame, les pleurs. C'était une grande jouissance.» Philippe Saire a d'ailleurs repris rendez-vous avec Adrien Barazzone pour un nouveau spectacle l'année prochaine.

D'autres metteurs en scène croisés? Natacha Koutchoumov, Mathieu Bertholet, un peu de cinéma avec Lionel Baier, son compagnon depuis dix ans... Et puis 4 spectacles avec le Collectif Comédie Drôle, dont il a aimé, en plus de l'humour, le «côté foutraque et très libre».

«Chacun cherche et se trompe»

Et c'est encore la modestie qui affleure, comme un fil rouge, quand Adrien Barazzone évoque sa façon de travailler en tant que metteur en scène. «J'aurais pu être un négociateur de paix, car pour moi, affirmer quelque chose de politique, sur scène, est impossible. Tout le monde a un avis sur tout et sait mieux penser que quiconque. Dans mes spectacles, chacun cherche et se trompe.»

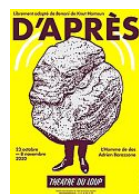
Dans «Saunå», en 2013, des bobos écolos confrontaient leurs ambitions intimes avec les réalités du monde. Dans «Les luttes intestines», «une franche rigolade» créée en 2017, les personnages, tous attablés pour parler de leur microbiote intestinal, finissaient par défendre sur un mode hystérique leur point de vue. Avec «D'après», Adrien Barazzone propose à nouveau d'aller gratter la morale des uns et l'éthique des autres.

«Je montre des destins individuels pour raconter la grande histoire», explique-t-il. Car si le point de départ du spectacle est le roman de Knut Hamsun, une histoire d'amour dans un village de Norvège en 1870, la pièce met en scène quatre comédiens (Alain Borek, Marion Chabloz, Mélanie Foulon et David Gobet) censés jouer le texte norvégien au micro de Radio Genève, en automne 1940. «Les époques sont donc en miroir, et dans ce climat de guerre qui va faire rage, il est question de savoir si l'on fait des choix par défaut ou par conviction.»

L'occasion pour Adrien Barazzone de donner quelques clefs sur sa vision de l'époque en cours, avec laquelle, forcément, son spectacle va dialoguer: «Notre suprême culpabilité, notamment à cause de l'urgence écologique et de notre inaction face à celle-ci, nous rend complètement stressés. Elle nous empêche d'aller l'un vers l'autre.» Un constat qu'il s'empresse, en conclusion, de lier à une certaine arrogance actuelle: «Qu'est-ce qui fait la vie, aujourd'hui? Est-ce que c'est d'avoir un avis sur Facebook ou de rencontrer son voisin?» Souveraine, c'est sa rencontre avec le public, imminente, qui fera sans doute encore vivre Adrien Barazzone.

À VOIR

«D'après», pièce librement adaptée de «Benoni» de Knut Hamsun. Mise en scène Adrien Barazzone. Genève, Théâtre du Loup, du 23 octobre au 8 novembre. Rés.: 022 301 31 00. billetterie@theatreduloup.ch



Une semaine une chanson

Christophe Passer
Journaliste

«I Owe It All To You»

DAME
SHIRLEY
BASSEY
2020



On pourrait traduire cela par «Je vous doit tout» et c'est le sens de cette magnifique chanson que vient de publier Shirley Bassey, 83 ans, dont sept décennies passées à chanter. Il n'y a guère que Streisand à pouvoir afficher au compteur une telle longévité dans le succès. Bassey, c'est aussi trois chansons génériques pour des James Bond (record, forcément), dont l'extraordinaire «Goldfinger» qui en fit une vedette mondiale. Tout Bassey était dans ces quelques minutes de 1964: une voix puissante qu'elle pousse en avant comme s'il s'agissait de remuer tous les meubles de la pièce, mais aussi une qualité d'émotion forte, unique, et sa façon de se mouvoir dans les tapis de cordes. La grande variété internationale, c'est sans doute ça, ce mélange unique de pop et de luxe des violonades.

Elle a toujours été une diva, se comportant parfois comme telle, et depuis qu'elle a reçu l'ordre de l'Empire britannique, qu'elle a sa statue de cire au Musée Tussauds de Vegas, elle aime qu'on l'appelle «Dame» Shirley Bassey. Souvent imitée, raillée un peu, mais capable d'une belle autodérision, la légende avait stupéfié il y a six ans avec un excellent disque, où sa reprise soul-jazz de «Englishman in New York» laissait pantois. Alors en écoutant «I Owe It All Of You», elle nous serre la gorge d'entrée avec son «I've lived from song to song, you've always kept me strong». Voici la sublime chanson testament, l'au-revoir en avance d'un dernier album en «grand final», prévu en novembre.

Retrouvez la playlist d'«Une semaine, une chanson» sur Spotify.